

## **Coppet et Madame de Staël**

Comme tout un chacun, on laisse la voiture à un parc situé à l'entrée du village. Les tarifs sont à coucher dehors, la commune doit avoir trouvé là l'occasion fort simple de remplir ses caisses, profitant de l'afflux de visiteurs, français pour la plupart, venus rendre hommage à notre mythique baronne de Staël. Nous sommes au bord même de l'ancienne grande route du Léman. Celle-ci, à quelques pas plus loin, direction Lausanne, traverse directement le petit village de Coppet, on aurait voulu dire la belle petite cité de Coppet, mais c'est impossible. Pour la simple raison que le trafic étant si intense sur cet axe, on n'ose pas imaginer ce qu'il devait être avant la construction de l'autoroute Lausanne-Genève au début des années soixante, que ce village est véritablement pourri de circulation, va-et-vient infernal dans une rue étroite. On se tient dans un kiosque, la porte est restée ouverte, c'est à peine si l'on se comprend.

On pose tout en payant :

- Votre rue est tout de même un peu bruyante, ne trouvez-vous pas ?

Notre gérante, tout en relevant que ce n'est pas « sa » rue, le reconnaît, et insiste sur les fous du volants, elle aurait très bien voulu dire ces trous du c..., qui traversent le village à pleins tubes.

On se prend même soudain à redouter un cortège de motards dans leurs plus belles envolées, heureux de découvrir le bruit intense de leurs gros cubes renvoyé d'un côté à l'autre de ce double alignement de maisons anciennes. Et très belles, malheureusement pour elles rendues insignifiantes de se voir traitées désormais de la sorte !

Ce coin de village, à vrai dire est foutu, condamné, désolé, un incendie et puis l'on reconstruit dans les règles, serait plus positif que la continuation de ce mariage contre nature de la ville et de la voiture. Mais faites-nous un tunnel, sous la ville, sous le Léman, n'importe où, mais de grâce sauvez cette cité qui devait autrefois être pleine d'agrément.

Il est ainsi des situations terribles, alors même que les dépliants touristiques, menteurs à leur habitude, notent probablement dans leurs pages intérieures :

*Coppet, jolie petite cité située dans un cadre idyllique, au bord même du lac Léman. Présence du château anciennement habité par Mme de Staël.*

Tout cela sans parler bien entendu du bal incessant des avions de tous calibres dans leur longue approche de l'aéroport de Genève/Cointrin.

Un début d'enfer, quoi !

Oublions tout ce bruit et cette partie de la cité si déprimante, aucune photo à prendre, et remontons une petite rue latérale de beaucoup plus sympathique et enfin à arrivons au château qui se trouve directement au-dessus de la localité, à la coiffer.

Château à la française, XVIIIe pour l'essentiel, avec la grande cour d'entrée, là où se donnaient surtout les activités agricoles ou vigneronnes, avec le pressoir et les caves, tandis que la belle société, quant à elle, pénétrait par un autre portail donnant sur un parc à la française.

La visite est guidée. Elle ne concernera que les pièces essentielles, là où Mme de Staël, pour ne parler que de son époque, recevait. Notre guide nous dit tout de la famille, mais rien par contre des frasques amoureuses de notre belle dame qui n'aimait pas son mari, celles menées en particulier avec Benjamin Constant, le plus célèbre et le plus doué de ses galants.

Elle et lui, une paire étonnante, intellectuels très au-dessus du panier, capables de sonder en profondeur une Europe en pleine ébullition. Constant donnera des études savantes sur la religion, sur la politique, et un roman, Adolphe, qui est très certainement le meilleur du XIXe siècle français, Germaine de Staël des écrits divers où la politique aura une large place, d'où ses ennuis permanents avec les autorités françaises alors en place.

Car on ne juge jamais les autorités en place, on s'aligne ! Tel est le crédo des bonnes et braves gens. Mais elle, avec son caractère sauvage, elle ne plie pas, elle préfère l'exil, la fuite, les critiques d'un monde conventionnel où si tu rues, ne serait-ce qu'un tout petit peu, tu n'es qu'un bon à rien.

Relevons une chose. La vie de château n'est pas celle que l'on pourrait croire. Il y a ces dizaines de pièces, la plupart mal chauffées, de telle manière qu'il est presque insensé d'y habiter l'hiver. Afin d'obtenir une température suffisante pour tempérer le tout, si cela même serait possible, il faudrait épuiser toutes les forêts du Jura en moins de dix ans ! Alors l'hiver, soit l'on est en fuite, soit l'on se trouve dans un appartement de plus modestes dimensions.

Ce qui revient à dire que souvent les petites et les pauvres gens, dans leurs humbles chaumières, et même dans leur écurie, pouvaient être quelque part mieux lotis que ces richetos dans leurs palais. Les murs emmagasinent le froid dès l'automne, puis peu à peu, tout au long de la mauvaise saison, et puis même longtemps après au printemps, le restituent. On caille. Alors les belles théories de salon ne sont plus rien d'autre que factices, il faut en revenir à la plus stricte réalité qui est que cet immense château, avec sa longue succession de pièces diverses, n'est plus habitable pendant ces quelques mois, jusqu'à ce moment où le soleil remonte haut dans le ciel.

Autre chose, la vie de château, en ce monde de hautes personnes aux noms à rallonge, en un sens n'est pas plus facile que celle de ces mêmes petites gens. Certes on ne travaille pas, on vit de ses rentes. Car la peine, toutes ces journées où l'on transpire et s'éreinte le dos, c'est pour les autres, les fermiers, les valets, les domestiques, les bonnes, logés dans des conditions difficiles ou même grotesques, ou habitant le village, et là, on ignore tout de quelle manière. Mais la vie de famille n'est guère meilleure. Ainsi madame de Staël épouse un mari qu'elle n'aime pas. Elle en a quatre enfants. Le premier est une fille, Gustavine (1787-1789). Elle décède à deux ans. Le second est Auguste de Staël (1790-

1827). Il meurt à l'âge de 37 ans, heureusement après le décès de sa mère qui ne verra pas ce nouveau drame. Le troisième, Albert (1792-1813), est tué dans un stupide duel à l'âge de 21 ans. On imagine la douleur de sa mère, ou plutôt de sa maman, pour remettre Mme de Staël dans un contexte familial où l'on suppose qu'il y a tout de même de l'amour et de la tendresse.

Et la seule de ces quatre, Albertine (1797-1838) qui apporta une descendance à la famille, meurt encore jeune à l'âge de 41 ans.

Globalement, c'est un désastre. Germaine de Staël, après le décès en 1802 de son mari, Erik-Magnus de Staël-Holstein (1747-1802), ambassadeur de Gustave III de Suède auprès de la cour de France à Versailles, dont elle était séparée depuis deux ans, épouse en 1811 Albert de Rocca, un jeune officier genevois. Elle en a un fils, Louis Alphonse (1812-1838), qui ne vivra que 26 ans.

Quant à elle, née en 1766, elle décédera en 1817, à l'âge de 51 ans.

Comme quoi la mort rôde en permanence même autour de tous ces gens vivant pourtant dans des conditions d'hygiène bien meilleures que celles où croupissent leurs concitoyens moins fortunés. Et pourtant, comme on le voit, la destinée ne laissera personne de ces deux générations vivre bien longtemps.

C'est donc un miracle qu'au milieu d'un climat si morbide, mais n'est-ce pas après tout le lot pour à peu près tout le monde en cette époque où l'on ne sait pas ce qu'est un microbe, et où encore, parce que l'on est fier de son rang, l'on est capable de trépasser dans de stupides duels, situation ridicule qu'avait dénoncée Rousseau dans sa Nouvelle Héloïse, où l'on n'a guère le temps que de naître et de mourir, notre dame ait non seulement eu l'occasion, mais aussi surtout l'envie, d'écrire ? D'affûter sa plume, de créer, et de proposer ensuite à qui voudrait la lire, et ils furent nombreux à le faire, sa vision de la société au milieu de laquelle figure l'une de ses préoccupations majeures, idéal qui la grandit immensément, la condition féminine de son époque. Et celle-ci, on le sait, n'était guère brillante, tous ces beaux Messieurs n'étant dans le fond que des machos confis en leurs idées rétrogrades.

Notre guide avait, selon les recommandations de la famille, elle n'était de ce fait aucunement maîtresse de ses propos, soigneusement éludé les problèmes sentimentaux de notre brave baronne, qui, peu attirée par un mari qu'elle n'a épousé que par convention, trouvait réconfort en d'autres bras. Et ceux-ci étaient nombreux, ne seraient-ce que ceux de cet inconstant de Constant naturellement vite lassé de ses étreintes. Notre guide et historienne n'apportait donc que des précisions conventionnelles sur la vie parfaitement édulcorée d'une société de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe.

Quand plus tard nous lui posions la question de savoir si madame de Staël avait été une jolie personne, elle put répondre non, qu'elle avait le visage assez lourd, et que l'image qu'avaient donné d'elle les artistes contemporains, était très à son avantage. Elle avait même pu nous dire lors de la visite du grand salon, qu'un portrait d'elle peint par cette charmante Elisabeth Vigée-Lebrun, la plus belle personne qu'il nous fut donné de voir parmi tous les portraits de

femme de cette époque, ne lui ayant pas plu, elle en avait fait faire une copie par un artiste plus flatteur, le genevois Massot.

- Voyez, nous avait dit notre cicérone, là, dans ce premier portrait, elle est plus ou moins authentique – il est vrai qu'on lui voit la bouche un peu tordue – tandis que dans ce second portrait, arrangé selon ses goûts, ce n'est qu'une poupée.

Ces précisions prouvant que son physique la desservait. Et malgré ce que l'on pourrait considérer comme un handicap, grâce à son intelligence et à la force de son caractère, elle pouvait collectionner ces amants avec lesquels elle s'envoyait en l'air en même temps qu'elle oubliait pendant quelques instants de volupté si ce n'est de grâce, les mille difficultés de la vie, et surtout cette mort terrible qui rôde toujours en votre proximité, prête à vous prendre à tout moment. En cette attitude, il faut en convenir, elle n'avait pas tort.

Reconnaissons aussi que sur toutes les peintures que l'on connaît d'elle, Germaine de Staël a une très jolie peau, une peau à toucher, et que l'un dans l'autre, elle ne devait pas être si désagréable que cela à se laisser conduire au lit. A moins bien sûr que ce soit elle qui prenne en otage quelque personnage de son goût, ne serait-ce que le temps de savoir ce que celui-ci vaut dans la bagatelle !

Bref, en tout – tout au moins on se plaît à l'imaginer ! – une femme admirable dont le souvenir doit durer, et dont l'ancienne présence dans son château, à deux pas du village, devrait inciter Coppet à se secouer un peu les puces en vue d'améliorer les conditions de vie actuelle de sa population, cette infernale circulation étant un véritable scandale<sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> On y a nous aussi participé !



Portrait de Germaine de Staël par Elisabeth Vigée-Lebrun



Une Germaine plus belle que nature, peinte ici d'après le précédent tableau par le genevois Massot.



Si l'on fait abstraction du bruit des avions, de celui des canots à moteur, et qu'il n'y a pas de promenade publique ici au bord du lac, le Léman garde tout son charme.





On retrouve le charme de la petite cité dans les rues adjacentes où se découvrent de magnifiques maisons.





Une porte pleine de poésie.



Le château vu du village qu'il domine, puis, ci-dessous, découvert depuis le grand parc. Une route sépare malheureusement celui-ci de la belle et imposante bâtisse.





Annexe latérale. Est-ce le pressoir ?, et porte d'entrée aussi latérale. Les photos à l'intérieur ne sont pas autorisées. Consulter internet pour découvrir tout le charme de cette ancienne demeure. Voir la belle robe jaune or de Germaine de Staël est fort émouvant. Comme l'est aussi de découvrir la chambre où dormait Mme Récamier alors qu'elle était en visite à Coppet.



# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTRIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7.30.

Les abonnements de tout des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Au château de Coppet.

La Société d'histoire de la Suisse romande s'est réunie, mercredi dernier, à Coppet. Ainsi qu'on a pu le lire dans les journaux quotidiens, M. d'Haussonville lui a fait les honneurs de son château, où semble flotter encore quelque chose de l'âme de Mme de Staël. Nous ne referons pas l'histoire de Coppet et de son illustre châtelaine. — Louis Monnet lui a jadis consacré dans le *Conteur* une série d'articles, — on nous permettra de rappeler seulement un ou deux traits caractéristiques.

C'est en 1784 que la baronnie de Coppet fut acquise par Jacques Necker, ministre des finances du roi de France. Leur fille, Mme de Staël, leur fit visite pour la première fois en 1790. Ce séjour paisible l'ennuyait: « On vit ici dans un silence, dans une paix infernale; on frémit, on se meurt dans ce néant. » Elle dut cependant les y rejoindre, après les massacres de septembre 1792. On la voit alors s'employer généreusement à sauver des victimes de la Terreur, à rédiger même, pour la famille royale, tout un plan d'évasion, qui parut à la reine Marie-Antoinette venir d'une source suspecte.

La présence à Coppet de Mme de Staël inquiétait le gouvernement de Berne. On manda en 1792. On la bailli de Lausanne, que le désir de LL. EE. serait que Mme de Staël ne se fixât pas dans le pays, et on l'invite à « employer les moyens les plus appropriés et les plus convenables » pour la dissuader de s'établir à Coppet. Le bailli échoua dans sa mission. Mme de Staël arriva. Elle fut prévenue aussitôt que si elle pénétrait plus avant dans le pays, on recourrait à des mesures de rigueur. Elle feignit de ne pas remarquer les difficultés qu'on lui suscitait, et, de guerre lasse, on la toléra. Mais le bailli de Nyon reçut l'ordre de surveiller Coppet, qui est le refuge de toute sorte d'étrangers auxquels il est interdit de séjourner sur territoire bernois? Les émigrés continuèrent à y affluer. On finit par fermer les yeux, et l'on se borna, en 1796, à faire prier Mme de Staël d'observer la plus grande circonspection dans ses actes, ses paroles et ses ouvrages.

Une société extrêmement brillante se rassemblait à Coppet, autour de sa châtelaine. Ce fut, pendant quelques années, le rendez-vous des esprits indépendants, écrivains, savants, philosophes, politiciens. Un des habitués les plus spirituels était le Genevois Pictet-Diodati, qui avait l'habitude de parler bas et dans son gilet, et dont Mme de Staël disait que, si on secouait sa cravate, il en tomberait de bien jolies choses. C'est lui qui racontait le trait suivant relatif à Pestalozzi, qui était venu passer quelque temps chez cette femme célèbre:

« Mme de Staël avait alors, à son château, plusieurs hôtes également distingués, Benjamin Constant, Schlegel, et tous ces messieurs et elle-même avaient plusieurs fois cherché, mais en vain, d'entamer avec Pestalozzi une discussion sur l'éducation, et à le forcer de leur exposer son système et de répondre à leurs objections; mais l'obstiné vieillard leur

\* V. ROSSEL. *Histoire littéraire.*

échappait toujours, au moment où ils croyaient le tenir. Son cerveau semblait fermé aux idées d'autrui, et, soit que ses idées ne fussent point encore assez nettes, assez coordonnées, assez mûries pour être développées avec avantage, soit qu'il ne se sentit pas de force à les soutenir dans la discussion, il évitait constamment le combat. Une conspiration s'organisa dans le but de le contraindre à l'accepter. Mme de Staël et tous ses hôtes s'étaient donné le mot: voilà qu'un beau soir après le dîner, tandis que Pestalozzi rêvait, appuyé sur la cheminée, on resserra inopinément le cercle autour de lui, et, aussitôt que la maîtresse de la maison vit que le champ clos était formé de façon à ce qu'il lui fût impossible de s'enfuir, elle l'attaqua brusquement par une objection lâchée à brûle-pourpoint. Pestalozzi éperdu voit le piège, il balbutie et jette un œil épouvanté sur cette enceinte de chaises, hérissée de bras et de jambes qu'il désespère de franchir; on le presse d'arguments croisés; son trouble augmente, l'hilarité causée par cette scène originale est à son comble; lui, cependant, avise une brèche dans ce rempart vivant; aussitôt il s'élance, escalade les genoux de M<sup>lle</sup> R. et s'enfuit au milieu des éclats de rire. »

Bonstetten, qui fréquentait assidûment le salon de Mme de Staël, écrivait: « Je n'ai pas d'idée de ce que la conversation deviendra lorsqu'elle ne sera plus ici. Il me semble que nous allons tous être muets ou crétins. » Et le poète Chénedollé disait de son côté: « La parole de Mme Staël est teinte de la foudre. »

Le cocher de M. Necker dut faire la même remarque, un jour que par son imprudence il faillit verser son maître Mme de Staël apprend le péril auquel l'auteur de ses jours vient d'échapper, et sa tendresse filiale s'en alarme; son imagination se monte, par l'effet d'une de ces illusions que les âmes passionnées peuvent seules connaître; elle substitue à la possibilité d'un accident, l'affreuse réalité elle-même avec ses plus déchirantes circonstances. Dans cet état d'exaltation, elle fait venir l'homme dont la faute eût pu causer un tel malheur. Et, d'une voix où le ton de la menace se mêlait à l'accent d'une émotion profonde:

— Richel, savez-vous que j'ai de l'esprit?  
Surpris et embarrassé d'une question aussi inattendue, le pauvre diable balbutie:

— Certainement... Madame la baronne...  
— ... Beaucoup d'esprit, prodigieusement d'esprit?

— Madame sait bien... assurément... je ne suis pas pour démentir madame...

— Eh! bien, apprenez que tout cet esprit eût été mis en usage pour vous perdre à jamais, si vous aviez eu le malheur de verser mon père... Sortez!

Et Richel sortit, la tête basse, s'émerveillant peut-être sous sa houppe de cocher, de ce que tant d'esprit ne put pas toujours sauver du danger de paraître ridicule.

## Gruyère, Emmenthal et Jura.

Découpé dans *Mon Dimanche*, article: « Les fromages devant la science. »

« Mais le *Gruyère*, qui vous regarde de ses grands yeux naïfs, comme ceux des paysans du *Jura*, qui l'ont fabriqué. »

Cela nous rappelle notre compatriote égaré dans un grand restaurant de Paris, auquel le garçon donna le précieux renseignement que voici:

— Parfaitement, Monsieur, nous avons le meilleur Gruyère, à la véritable marque Emmenthaler! (prononcez Emmenthalère.)

E. F.

**Reliquat.** — Tout le village est à l'église; même le garde-champêtre et le taupier. C'est l'Abbaye.

La fanfare, rangée en demi-cercle dans le chœur, doit, pour la circonstance, jouer deux morceaux: un, après les dix commandements, l'autre, avant la prière de la fin.

L'instituteur vient de terminer les lectures liturgiques. La fanfare commence son premier morceau. C'est superbe. L'auditoire est dans le recueillement.

Mais, tandis que le directeur a marqué, de son bâton, le point d'orgue final, dans le grand silence, un son grave, profond, prolongé, se fait encore entendre... puis une voix:

— Diablio t'è bourlé-t'y pas!... qu'è-te onco que cein?... Oh!... l'est bin sû onna nota que sarai restae dein ma bombardà d'è l'abbaye de La Sarraz!... Ma fâi, ravâ!...

L. R.

## Deserts.

Nous extrayons d'un article de M. L. Chassel, reproduit par le *Journal de la Société vaudoise d'horticulture*, les renseignements suivants sur la cueillette et la conservation des fruits d'été. Ils intéresseront sans doute ceux de nos lecteurs — ils sont nombreux — qui ont le bonheur de cultiver eux-mêmes les fruits dont ils ornent leur table.

L'amateur cultivant des fruits pour sa consommation personnelle, souvent laisse perdre les trois quarts de ces fruits blettis en quelques jours.

En prenant les quelques précautions que voici, on obtiendra un heureux résultat, et le propriétaire pourra profiter de ses fruits pendant un laps de temps beaucoup plus long.

La cueillette de la *poire* devra être échelonnée pour que la maturité soit bien suivie.

L'époque de maturité étant assez variable, suivant que l'année a été plus ou moins chaude, il faut s'en rapporter à l'apparence du fruit, ou mieux à la larve d'un petit papillon qui donne le fruit véreux. Ce fruit véreux mûrit environ douze ou quinze jours avant les fruits non attaqués. On cueillera le tiers des fruits de l'arbre au moment où le fruit véreux commencera à jaunir; le second tiers sera cueilli au moment où le fruit véreux tombera sur le sol, et les derniers fruits seront ré-